

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 85 (1997)

Heft: 1411

Autor: Mantilleri, Brigitte

Rubrik: Dossier

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 25.11.2024

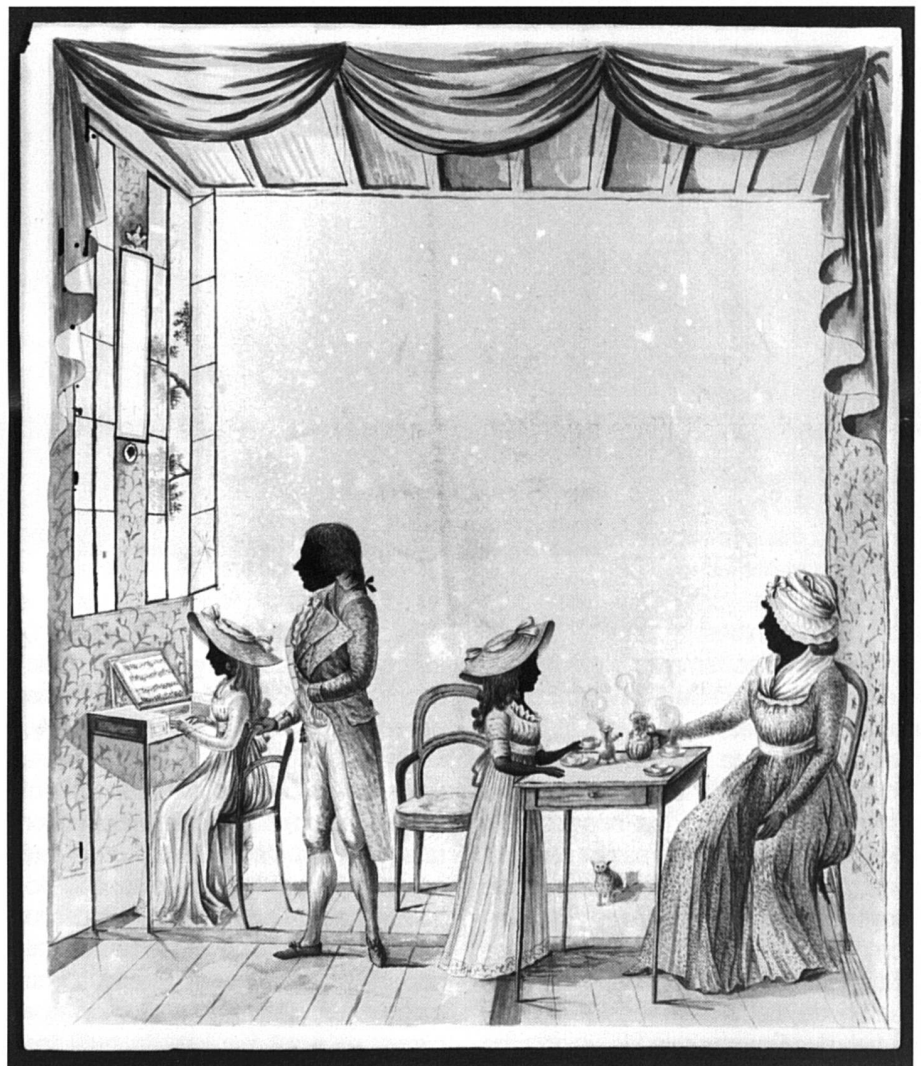
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

En attendant le prince charmant

Un automne sous le signe de l'éducation des filles avec au menu: une exposition intitulée En attendant le prince charmant, l'éducation des jeunes filles à Genève de 1740 à 1970;* deux publications: un livre du même nom (voir pp. 14/15) et un bel ouvrage commémoratif: Ecole des femmes ou femmes savantes? **; et enfin, les deux anniversaires qui ont déclenché toute cette effervescence, soit les 150 ans de l'Ecole supérieure des jeunes filles et le centenaire de la création de l'Ecole professionnelle et ménagère. Arrêt sur images.

Dossier réalisé par Brigitte Mantilleri

Drôle de sujet, penseront certain-e-s, que celui de ce dossier consacré à l'éducation des jeunes filles, qui plus est, une éducation d'antan. Un sujet un peu hors du temps, des réalités sociales et autres agitations d'un monde soubresautant entre **le Retour** à d'archaïques schémas de vie – voir les intégrismes de tout poil ici et ailleurs, si différents et si semblables dans cette persistante volonté de confiner, ou de reconfiner, les femmes dans les intérieurs, réduites qu'elles sont par l'imaginaire masculin au rang de pauvres femelles en chaleur qu'il faut absolument protéger des hommes réduits, quant à eux, à de pauvre hères en rut – et **l'avancée** vers un futur présenté comme moderne, technologique, intelligent et porteur de tous les bonheurs. A ce propos, avez-vous déjà parlé avec des gens pris dans l'étau d'une fusion avant-gardiste, peu importe laquelle, peu importe pourquoi? Des gens qui essayent de résister, pas toujours par syndicalisme pur et dur, mais parce qu'ils-elles ne sentent pas le projet, parce qu'ils-elles se sentent différents. Eh bien, ils-elles seront taxés de rabat-joie, voire d'incapables parce qu'il faut être branché, battant (on oublie que la plupart vont laisser une partie de leurs collègues sur le carreau), le téléphone portable au poing. Quant au dynamisme prôné, il peut cacher une simple volonté de dominer – une connaissance me disait récemment que pour garder son job, elle est absolument hypercompétente et superdynamique, on lui avait bien dit qu'elle devrait aussi être motivée, en résumé mettre son sens critique dans sa poche avec son poing sans portable. Et les bouquins de management qui parlent



Une leçon de clavecin. Gouache sur papier, C.G. Geissler, vers 1790.

de participation des employé-e-s, d'humaniser le management et les consultant-e-s mandaté-e-s par les entreprises qui s'évertuent, de colloques en séminaires, à guider les *managers* vers l'écoute car, sans cela, la productivité chute. On croit rêver.

L'histoire ne se répète pas, direz-vous, et toute allusion à la pensée unique,

ferment passé, présent et... futur de maint totalitarisme est absurde. Soit. Peut-être.

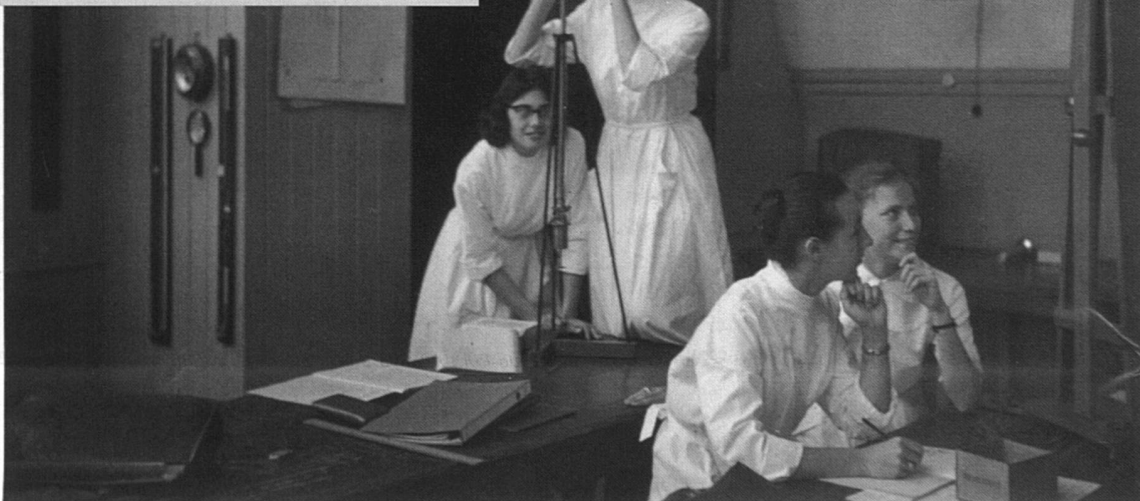
Mais si l'histoire ne se répète pas, elle laisse des traces et permet de mieux comprendre, dans le cas qui nous concerne, pourquoi les filles sont meilleures à l'école mais décrochent, pourquoi elles sont peu présentes dans



Labo de Chimie, dosage des chlorures, mai 1958

les filières scientifiques, pourquoi elles rechignent à passer des doctorats, pourquoi elles sont aux abonnées presque absentes des postes importants, pourquoi on veut donner l'impression que les femmes découvrent le monde du travail, alors qu'une bonne partie d'entre elles a toujours été sur le marché de l'emploi – mal rétribué, pourquoi les journaux relatent de manière absolument récurrente les mêmes préoccupations, dont voici quelques exemples:

La situation des femmes s'est légèrement améliorée en Suisse au cours des dernières années, sur le plan de la formation ou de la politique. **Mais** les femmes gagnent encore en moyenne 24% de moins que les hommes. Et elles consacrent 23 heures par semaine aux tâches domestiques contre une moyenne de 10 heures pour les hommes. Ou bien: Des chercheurs de l'Office de recherche pédagogique du canton de Berne ont conclu, dans le cadre du Programme de recherche «Efficacité de nos systèmes de formation» PNR 33, qu'en Suisse les filles **ont moins confiance en elles en mathématiques et en sciences naturelles**, ce qui explique qu'elles sont en moyenne moins bonnes que les garçons dans ces branches. Les enseignants ont tendance à considérer que les maths sont une affaire d'hommes. Et encore: Les Écoles polytechniques de Zurich et de Lausanne vont pour



Labo de Physique, mai 1958

suivre leur campagne de séduction auprès des lycéennes du pays. **Elles ne sont que 23% à Zurich et 17% à Lausanne.** Et enfin:

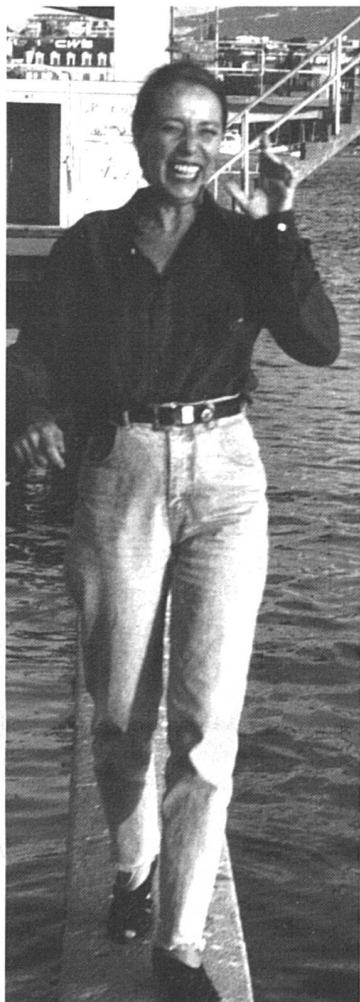
Pourquoi si peu de femmes suivent-elles une formation scientifique, alors que chacun s'accorde à considérer que c'est dans ce domaine que l'on trouve des métiers d'avenir? Question centrale du meeting organisé par l'association Pacte «des paroles aux actes». Les intervenants sont unanimes: **ce sont les esprits qu'il faut en priorité changer.**

**En attendant le prince charmant, l'éducation des jeunes filles à Genève de 1740 à 1970, une exposition de la CRIÉE au Musée d'ethnographie, annexe de Conches, que vous pourrez visiter dès le 21 octobre 1997 jusqu'au 19 avril 1998.*

Et les intervenants ont sans doute touché ici au fond du problème qui explique les pourquoi énoncés plus haut. Les structures de l'éducation ont évolué, mais l'évolution des mentalités profondes, elle, a marqué le pas. Ce qui donne parfois cette sensation d'être entrées sur la pointe des pieds dans de nombreux domaines et d'y être juste, juste tolérées. La preuve, ces idées saugrenues de nous renvoyer à la maison sous prétexte de solidarité avec les chômeurs, alors que, proportionnellement, ce sont les femmes qui sont plus nombreuses à être mises sur la touche.

***Ecole des femmes ou femmes savantes? Chronique de l'Ecole supérieure des jeunes filles de Genève par Philippe Schwed, Collège Voltaire, Editions Passé Présent, 1997.*

Coulisses de l'expo



Juliette Michaelis

Les deux anniversaires, celui des 150 ans de l'Ecole secondaire et supérieure de jeunes filles, devenue depuis le Collège Voltaire, et des 100 ans de l'Ecole professionnelle et ménagère, l'actuelle Ecole de culture générale, permettent de débloquent des fonds pour organiser diverses manifestations, dont une rencontre-repas, le 13 septembre dernier, qui a permis à de nombreuses volées de se retrouver. Et pour faire de la recherche, domaine de Juliette Michaelis, sociologue et membre d'une association, la CRIÉE (Communauté de Recherche Interdisciplinaire sur l'Education et l'Enfance). Suite à une campagne auprès de la population genevoise, des milliers d'objets et de documents sont tombés dans l'escarcelle de la CRIÉE qui a organisé trois expositions: *Le Passé composé* (1986), consacrée à l'école à

Genève il y a cent ans, *Les cahiers au feu... usages des souvenirs d'école* (1990), et enfin *A vos places* (1994), l'occasion de comparer systèmes d'enseignement privé et public. De discussions en rencontres avec l'historien Charles Magnin et les autres membres de la CRIÉE, Juliette Michaelis est déclarée responsable de la «future chose», comme elle le dit en riant. Et la commissaire de l'exposition de raconter de sa belle voix rauque son aventure:

J'ai accepté et je me suis plongée dans le matériel de la CRIÉE pendant une année. 700 personnes ont fait des dons, parmi lesquelles 270 vieilles dames qui nous avaient fourni des cahiers; nombre d'entre eux concernaient les deux écoles mentionnées. Il y avait beaucoup d'exercices de couture. J'ai également étudié l'éducation des filles depuis la Réforme et fait une chronologie des institutions pour filles. Au départ, je voulais comparer ce qu'elles faisaient et ce que faisaient les garçons, mais j'ai abandonné ce projet car, au fond, cela ne servait à rien de comparer, il y avait suffisamment de matière avec ce que l'on enseignait aux filles. La recherche avançant, et suite à de nombreuses discussions, j'ai finalement centré l'exposition sur le but ultime de l'éducation qui était le mariage, d'où son titre.

Ensuite Juliette, assise à la terrasse d'un café carougeois, se tourne vers Patricia Plattner, cinéaste, chargée de la mise en espace de l'exposition et embarquée dans l'histoire des jeunes filles pour diverses raisons qu'elle présente en vrac: *D'abord parce que c'est Juliette et que nous sommes amies. Ensuite parce qu'elle m'avait chauffée avec ses recherches depuis des mois, enfin parce que bien que m'étant vraiment consacrée au cinéma depuis une dizaine d'années, la mise en forme d'une exposition ne m'est pas étrangère et que le sujet m'a intéressée. Et puis Juliette n'arrêterait pas de me dire qu'elle n'a pas d'imagination, qu'elle ne pense pas en images, alors nous avons imaginé ensemble. Mais, c'est elle qui a fait toute la recherche iconographique, qui a répertorié ce qui se trouve dans tel musée, dans telles archives, chez tel privé. Nous sommes allées dans les institutions, nous avons travaillé sur les catalogues et choisi. Nous avons aussi centré, simplifié. En femme de l'écrit, Juliette aime les manuscrits, elle voulait au moins trente textes dans l'expo, nous en avons retenu treize, afin que les visiteurs ne saturant pas. De plus, le concept a évolué au fil des discussions, des découvertes et de ce qui était disponible.*

Intra muros

Visite guidée en avant-avant-première: l'affiche est prête, la publication en cours d'impression, les tissus imprimés, les salles commencent à recevoir les objets.



Patricia Plattner

Lorsque les deux complices présentent les lieux, elles complètent leurs propos, sourient, rient, s'enthousiasment, bref, donnent l'ampleur du travail accompli et le plaisir de cette création commune. Patricia Plattner précise qu'avec cette exposition, elle a voulu faire entrer les visiteurs dans une maison, en respectant l'architecture de l'annexe de Conches, une très belle bâtisse par ailleurs: *Je sortais de plusieurs visites d'expositions agitées avec des CD interactifs, une foule de trucs et de bidules. Je voulais du calme, de beaux objets, pas de ces gadgets culturels stressants qui m'énervent. Je n'aime pas les trucs branchés.*

Elle propose donc une promenade d'intérieur en intérieur, de bas en haut, du 18e au 20e, en passant par des montées d'escaliers qui en disent long sur notre condition. Trois étages et trois niveaux de lecture: les murs, le contenu des vitrines et les textes au mur. Sans oublier trois robes de mariée, une par siècle. Et puis des "tankas", ces pans de tissu écri, bordeau, bleu, rouge et jaune, sérigraphiés avec des textes, pour séparer les espaces, ou pour nous accompagner d'un étage à un autre.

I Le rez-de-chaussée, meublé 18e, orné de bouquets, d'objets, de poupées, de dinettes de cette époque, nous offre en six espaces le monde féminin, les inégalités sociales, les inégalités entre hommes et femmes, les modèles à suivre, les fameux journaux intimes de ces jeunes filles de la haute bourgeoisie, le savoir qu'elles emmagasinaient, sans oublier les domestiques et apprenties, la sacro-sainte maternité, le couvent et les doctes pasteurs très vigilants: une vitrine leur est consacrée. Une véranda est dédiée au monde de la botanique et du dessin.

L'escalier qui mène du rez au premier montre l'institutionnalisation de l'éducation des filles qui passe du privé aux mains de l'Etat avec la création, en 1847, de l'Ecole supérieure des jeunes filles et de l'Ecole professionnelle et ménagère en 1897.



Ecole secondaire et supérieure des jeunes filles, 6ème moderne, 1960

II Le premier étage est intitulé: la femme, c'est la maison.

On y trouve des citations de Michelet, grand misogyne devant l'Eternel, une planche d'enseignement, un jeu de l'oie, une robe de mariée... et puis une petite salle consacrée à *La philanthrope, la domestique et la prostituée*, qui raconte, grâce aux archives de La Pommière et d'Ecogia, l'histoire de ces jeunes filles sans famille qui devaient être sauvées du vice pour leur plus grand bien, bien sûr, et pour devenir domestiques et... corvéables à merci (A lire, *Pipes de terre et pipes de porcelaine*, entretien de Luc Weibel avec Madeleine Lamouille, bonne, qui vient d'être réédité aux Editions Zoé).

12 Vient ensuite l'Etat qui contre les phi-

lantropes et prend l'éducation des filles en charge. Et finalement, un rien provocatrice, la maison close de Madame Adèle. La grande salle est consacrée aux écoles privées et confessionnelles, et aux deux écoles, l'une supérieure des jeunes filles et l'autre professionnelle et ménagère. Commentaire de la cinéaste: *Nous avons beaucoup de choses à dire, mais peu de place. J'ai remarqué que ce monde peut être miniaturisé, présenté avec des jouets.*

Un petit salon est recréé pour Emilie Gourd, fondatrice de ce journal et sa sœur Edith, violoniste et mère de famille. Une salle conçue avec Charline Higelin, tombée sous le charme des deux sœurs (voir p. 13). Des objets de la maison de famille de Céligny, des livres, des photographies. Le désir de recréer une ambiance avec une table, des chaises, et puis une machine à café pour se poser et savourer une

bande sonore – musique et citations de la correspondance des sœurs avec la famille – de Christophe Diard. Au mur, une tapisserie expliquée par Patricia Plattner: *J'ai voulu des bandes de papier peint avec des fleurs, on peut broder sur le thème des filles qui font tapisserie, des filles auxquelles on conte fleurette. Ces papiers peints se retrouvent*

sur l'affiche, car ils sont un lien entre les trois périodes abordées, un point commun.

L'escalier mène, gracieusement, à l'étage supérieur, avec l'Institut Jaques-Dalcroze et des jeunes filles dansant en maillot et en plein air.

III Le deuxième étage marque le temps des ruptures.

Thèmes abordés: la mixité généralisée, l'accès à l'Université avec le temps de crise et le renouveau de l'économie domestique. Pour boucler la boucle, une salle mansardée intitulée *En attendant le prince charmant*, toujours et encore.

Dans une pièce, une vidéo en continu

et les cahiers Kangourou. Au départ, un cahier qu'une volée de maturité de l'Ecole supérieure des jeunes filles de 1926 (section pédagogique) a décidé de se passer; chacune y notait des bribes de vie. Elles ont beaucoup écrit, puis moins avec les mariages et les enfants, puis plus au temps de la vieillesse. Elles l'ont fait de 1926 à 1992. La fille de l'une d'entre elles est dépositaire de ces cahiers, qu'elle a prêtés à la CRIÉE.

Ecoles des femmes ou femmes savantes?

Philippe Schwed, historien, a commis une très belle chronique de l'Ecole supérieure des jeunes filles de Genève.

Un récit-recherche lucide qui débusque le but premier de cette éducation: fournir à la société de jeunes filles lettrées, mais pas trop, des épouses parfaites en quelque sorte. Un récit qui montre aussi une éducation paradoxalement prise au sérieux par la Genève du savoir, puisque nombre de professeurs d'université réputés ont enseigné dans cette école. Une introduction d'Yvette Z'Graggen, volée 1939, qui a oublié les cours de couture, mais se souvient de certains enseignants qui lui ont donné, entre autres, le goût de la littérature. Pour elle, chaque génération est porteuse de changement: «Mais comment évoquer cette époque de la rue Voltaire sans parler du préau? Nous avons de la chance, Philippe Schwed le rappelle à juste titre: il était vaste, ce préau, et ses dimensions impressionnantes nous faisaient oublier que nous n'avions pas la permission d'en sortir pendant les récréations, même pas pour aller acheter des petits pains de l'autre côté de la rue. Il se prêtait à merveille aux parties passionnées de «ballon prisonnier» que nous organisions – un jeu parfois dur qui aurait effarouché les générations précédentes, mais qui convenait bien aux filles que nous étions et qui nous préparait, sans même en avoir conscience, à une vie différente de celle de nos aînées: une vie plus ouverte, plus audacieuse, plus exposée.»

Clin d'



Quelques impressions au sortir de cette plongée dans le monde de l'éducation des filles.

Juliette: *J'étais déjà assez féministe avant, je le suis beaucoup plus maintenant, après avoir côtoyé cette pesanteur terrible sur nous. Je suis moins prétentieuse quant à la liberté, à la souveraineté, au choix que l'on croit avoir. Je vois le poids du passé et la fragilité des acquis dans une situation de régression qui est la nôtre. Je sens une volonté de nous renvoyer à nos papiers peints. Le 18e était beaucoup plus libre, le 19e a été une catastrophe pour les femmes. Maintenant, la grande différence entre notre génération et toutes celles qui nous précèdent est l'histoire de la chasteté au mariage. Les femmes étaient terrorisées, comme Mme de Staël dans son journal intime. On ne savait rien, le pouvoir de l'homme était extraordinaire. Bon, ce qui m'inquiète, ce sont ces groupes qui se recomposent autour de la chasteté avant le mariage. J'ai été aussi impressionnée par le contenu des cours, comme ces 100 heures de repassage, cette demande de perfection pour, au fond, mieux enfermer les femmes chez elles.*

Patricia: *Je ne suis pas révoltée, non, parce que ça ne m'étonne pas tellement, même si c'est plus que ce que j'imaginai. Je me pose par contre des questions sur ce qui va se passer après. D'ailleurs, nous avons eu un peu de peine avec l'épilogue de l'exposition, peut-être parce que les désirs de femmes comme Juliette et moi ne sont plus forcément ceux des jeunes filles d'aujourd'hui. Je sens comme un resserrement autour de la famille dû, entre autres, à la crise, au chômage. J'entends autour de moi des «I n'y en a qu'un qui travaille, on ira moins au bistrot, tu pourras faire la cuisine.» Et puis ce grand désir d'être aimée, de se marier, d'avoir des enfants, de s'en occuper, il est là. J'ai rencontré la petite-fille d'une des «Kangourous», elle m'a dit que sa grand-mère avaient eu sept enfants, qu'eux n'en avait eu que neuf en tout, mais que les petits-enfants en avaient déjà quatorze et qu'elle-même en désirait quatre!!! Voilà, on a ses idées et puis on est parfois entraînée par des grands mouvements qui nous dépassent un peu.*



Charline Higelin

Gros plan sur Emilie Gourd



Emilie Gourd
Photo: F.H. Jullien

Un mémoire de licence en Sciences de l'éducation (*Emergence d'une pensée de femme par le féminisme émancipatoire. Emilie Gourd, figure de proue du féminisme de la première moitié du XXe siècle à Genève*) jette une lumière plus personnelle sur celle qui fonda le journal *Femmes suisses* en novembre 1912. «J'ai eu la chance, explique Charline Higelin, de faire la connaissance de son neveu, le pasteur Alfred Werner, grâce à un de mes amis qui fréquentait la même librairie que moi. Il m'a généreusement ouvert ses archives et égrené quelques souvenirs de sa tante Emilie, «qui s'exprimait avec une telle fougue sur la terrasse de la maison de campagne familiale de Pregny».

A l'origine éducatrice dans un foyer d'accueil pour femmes en difficulté, Charline Higelin décide un jour d'entrer à l'Université pour se spécialiser en éducation des adultes. L'occasion de préparer son mémoire de licence en se plongeant avec délices dans l'histoire de la pensée des femmes à partir de la Révolution française. Surviennent alors presque en même temps la disparition du journal *La Suisse* et la découverte de *Devenir ou redevenir femme*, la thèse de Martine Chaponnière qui retrace en particulier l'histoire de *Femmes suisses*, d'abord intitulé Le Mouvement féministe. Charline Higelin modifie l'orientation de sa recherche: «Les médias sont un miroir fascinant de l'évolution de la pensée d'une époque, note-t-elle. J'ai choisi d'analyser Le Mouvement féministe à cause de la personnalité d'Emilie Gourd. Au fil de la lecture des articles de cette brillante intellectuelle, issue d'une famille protestante de la haute bourgeoisie genevoise, ma conscience féministe s'est affirmée. J'ai ensuite obtenu une bourse pour suivre les cours de troisième cycle en études de genre (gender studies).»

Elle analyse actuellement le poids de la socialisation dans la construction de l'identité des sœurs Gourd: l'aînée, Emilie, journaliste professionnelle, militante, ose prendre la parole dans des lieux «interdits aux femmes» et s'est consacrée tout entière à la lutte pour les droits politiques des femmes. La cadette, Edith, violoniste, se marie et se consacre entièrement à l'éducation de ses enfants, dont Alfred Werner, aujourd'hui âgé de 84 ans. «Au fond, deux femmes très conformes à leur milieu. Et privilégiées, parce qu'elles n'avaient pas de souci d'argent.»

Anne-Marie Ley



Bribes et miettes d'une histoire



Impossible de résumer *En attendant le prince charmant**. En effet, le charme et l'intérêt de cet ouvrage résident dans les divers niveaux de lecture: les commentaires historiques, rédigés par les six auteur-e-s, côtoyant de larges extraits de textes de sources, pour la plupart inédits, qui sont introduits par de brèves notices. Le prologue est consacré au Livre des Proverbes, dont la femme idéale au service de son époux est LA référence qui perdure même au temps de l'enseignement laïc. Nous avons picoré dans cette matière afin de susciter la réflexion, de donner envie de lire, et d'aller voir l'exposition. Les initiales entre parenthèses sont celles des auteur-e-s.

La femme de mérite

En 1741, le pasteur Ami Lullin publie sous forme de feuillets dont il ne reste aujourd'hui que quatre cahiers manuscrits «La femme de mérite», texte dans lequel il développe sa conception de l'épouse idéale d'un homme bien né. (JM)
«/.../ Une femme de mérite règle sa maison, élève sa famille, satisfait aux bienséances, contribue à l'agrément de ses amis et de la société tout en même temps, sans confondre ses devoirs et sans paraître surchargée; son habileté consiste dans les moments qu'elle leur assigne et dans l'aisance avec laquelle elle s'en acquitte; mais encore plus dans cette force d'esprit qui lui fait donner à chacune de ces attributions le degré précis d'importance dont elle est digne et qui la rend en tout Maitresse d'elle-même./.../»

Métiers interdits

Une femme sur trois travaillait, au dix-huitième siècle comme aux siècles suivants. Beaucoup de métiers leur étaient interdits ou comportaient des règlements qui les confinaient dans les tâches subalternes, les plus pénibles, les plus malsaines et les moins bien payées. (JFC)

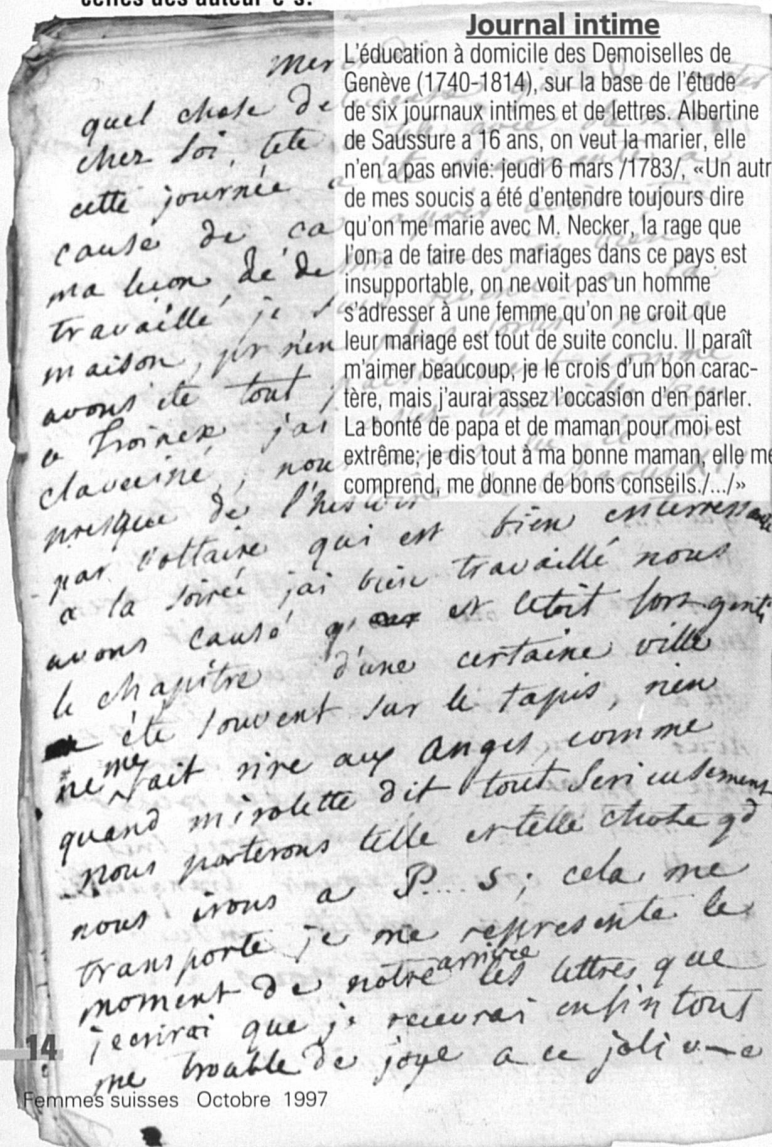


Journal intime

L'éducation à domicile des Demoiselles de Genève (1740-1814), sur la base de l'étude de six journaux intimes et de lettres. Albertine de Sausure a 16 ans, on veut la marier, elle n'en a pas envie: jeudi 6 mars /1783/, «Un autre de mes soucis a été d'entendre toujours dire qu'on me marie avec M. Necker, la rage que l'on a de faire des mariages dans ce pays est insupportable, on ne voit pas un homme s'adresser à une femme qu'on ne croit que leur mariage est tout de suite conclu. Il paraît m'aimer beaucoup, je le crois d'un bon caractère, mais j'aurai assez l'occasion d'en parler. La bonté de papa et de maman pour moi est extrême; je dis tout à ma bonne maman, elle me comprend, me donne de bons conseils./.../»

Les philanthropes

«Elles préfèrent autant qu'il leur est possible placer les jeunes filles comme domestiques, plutôt que de les destiner à l'état de lingères, qui, en leur donnant plus d'indépendance, peut avoir quelques dangers; aussi elles ne consentent à leur laisser suivre cette vocation, que lorsque leur santé ne leur permet pas de remplir les devoirs d'un bon domestique; et pour parer, autant qu'elles le peuvent aux inconvénients qui pourraient en résulter, elles les autorisent à loger dans l'établissement pendant les premières années, moyennant une petite pension.»
Les orphelines sont installées au Bourg-de-Four, puis rue Beauregard, à Saint-Léger et, en 1872 «à la campagne», au chemin du Mail, et enfin, en 1902 «au chemin de Veyrier, à Carouge» dans la propriété «Les Laurelles». L'établissement fermera ses portes en 1939 et les dernières pensionnaires iront à La Pommière. (CG)



Ecole supérieure de jeunes filles

Quant aux buts, ils se lisent ainsi: «Préparer à la famille, à la société des femmes exemptes de préjugés, des mères capables de surveiller, avec suite et intelligence, l'instruction de leurs propres enfants, des épouses qui puissent au besoin remplacer leurs maris au comptoir et au magasin.» /.../ Enfin, pour faire tomber les ultimes réticences, l'accent est mis sur la nécessité de former des femmes instruites, mais pas des femmes savantes. Une obsession récurrente qui survivra pendant un siècle au moins. Il est vrai que le péril paraît maîtrisé si l'on se souvient que la couture occupe ... 8 heures dans chaque degré, en 1847-1848! (JFC)



Ecole ménagère, 1925
Photo: A. Détraz

L'Alma Mater

La lutte pour l'admission à l'Université sera très longue. Il faudra attendre cinquante ans pour que l'article 140 de la loi sur l'instruction publique de 1872 – qui place les deux sexes à égalité pour l'entrée à l'Académie – soit vraiment appliqué. Le premier obstacle réside dans l'exigence du latin pour être admis dans la plupart des facultés. /.../ Il restera à convaincre le Grand Conseil: le 17 juin 1922, une toute petite majorité permet la naissance d'une section (réale) latine. La première maturité latine sera délivrée en juillet 1925. En 1928, une section moderne est créée, avec la maturité en juillet 1932. Mais la citadelle universitaire résistera jusqu'au bout: les jeunes filles n'auront jamais de maturité classique – et devront attendre... 1963 pour la maturité scientifique. (PS)

Une pionnière

Extrait du témoignage d'Eliane Lavarino, qui quitta la rue Voltaire pour entrer au Collège Calvin afin d'y passer une maturité classique: «En arrivant de Voltaire à Théodore-de-Bèze, nous avons eu l'impression de recevoir un grand souffle de vent du large. Nous sortions d'une école bien close, où le travail était réglé jusqu'en ses moindres détails, où la compétition entre élèves jouait un rôle important, où l'on éprouvait un sentiment de crainte envers certains professeurs, et nous nous trouvions tout à coup invitées à voir les choses de plus haut, libres d'aller et venir, de sortir aux récréations, de travailler ou de ne pas travailler, face à des camarades qui se livraient à de savants calculs pour obtenir tout juste leurs moyennes/.../».

L'Ecole professionnelle

et ménagère

Cette école sera carougeoise jusqu'en 1925 avant de déménager à la rue Rousseau. Pour le Conseil d'Etat genevois, la mission de l'école est claire: «Donnons donc à la jeune fille une instruction ménagère qui lui permette de remplir avec intelligence et savoir-faire les devoirs qu'entraîne la tenue d'une maison; habituons-la à l'ordre et à l'économie, rendons-la active et industrielle; pénétrons-la de respect pour ces humbles et modestes occupations ménagères si souvent méprisées par celles dont une instruction mal comprise et mal digérée a faussé le sens; persuadons-la enfin de tout ce qu'il y a de noble et d'élevé dans la tâche de contribuer à la prospérité et au bonheur des siens.» Faut de précision, il est difficile de savoir à quelle instruction mal comprise et mal digérée il est fait allusion ici. (CRF)

Extrait de la Notice sur

L'Ecole ménagère et professionnelle de Carouge

«Les leçons de blanchissage et de repassage occupent un après-midi par semaine et sont **très goûtées des élèves qui s'y reposent du travail intellectuel.** Elles y acquièrent rapidement une véritable habileté et arrivent à repasser aussi bien qu'une personne du métier un jupon de lingerie ou une chemise d'homme. En même temps, elles font connaissance avec les savons, l'amidon, la cire, le borax, voire même avec la capillarité et autres phénomènes physiques qu'on explique en passant. Nous avons dit qu'à côté des travaux manuels l'instruction générale se continue. Le français, la géographie, l'histoire, les sciences physiques et naturelles dans leurs applications à la vie usuelle, la géométrie, le dessin ont leur place au programme; mais la même tendance utilitaire sert de base à la méthode employée; ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans la composition française **les sujets d'imagination font place le plus souvent à la correspondance, à la description, à des questions de morale pratique.**»

Ecole d'horlogerie

Les variations du nombre de jeunes filles inscrites à l'école d'horlogerie traduisent assez bien le rôle qu'on entendait leur faire jouer: celui d'une (future) main-d'œuvre d'appoint en période de forte demande susceptible d'être renvoyée lorsque le travail viendrait à manquer. (JFC)

**En attendant le prince charmant, l'éducation des jeunes filles à Genève, 1740-1970, publié sous la direction de Chantal Renevey Fry avec la collaboration de Juliette Michaelis et, outre leurs textes, ceux de Josiane Ferrari-Clément, Christiane Genequand, Charline Higelin, et Philippe Schwed, édité par le Service de la recherche en éducation et le Musée d'ethnographie, Genève 1997.*